

1

*Je suis perdu au milieu de nulle part.
Peux-tu me rendre un quelque part ?*

THE AVETT BROTHERS, « Salina »

Je charge avec Kel les deux derniers cartons dans le fourgon de déménagement, puis referme le coffre et le verrouille sur dix-huit années de souvenirs dont mon père a fait partie.

Il est mort il y a six mois. Depuis, l'eau a suffisamment coulé sous les ponts pour que Kel, mon frère de neuf ans, ne fonde pas en larmes chaque fois qu'on parle de lui. Cependant, nous nous sommes retrouvés confrontés aux problèmes financiers d'une famille monoparentale, une famille qui ne peut plus se permettre de vivre au Texas, dans le seul chez-nous qu'on ait jamais connu.

— Lake, arrête de bouder, dit ma mère en me tendant les clés de la maison. Je suis sûre que tu vas adorer le Michigan.

Elle ne m'appelle jamais par le prénom qu'elle a choisi d'écrire sur mon acte de naissance. Mon père

et elle se sont disputés pendant neuf mois à ce sujet. Elle aimait « Layla » à cause de la chanson d'Eric Clapton. Mon père préférait « Kennedy » à cause d'un Kennedy. « On se fout de savoir quel Kennedy, disait-il. Je les aime tous ! »

J'avais déjà trois jours quand l'hôpital les a forcés à se décider. Ils se sont alors mis d'accord pour prendre les trois premières lettres de chaque prénom et en tirer un compromis : Layken. Mais ni l'un ni l'autre ne m'a jamais appelée ainsi.

— Maman, arrête de croire aux miracles, je rétorque en imitant sa voix. Je vais détester le Michigan.

Ma mère a toujours eu le don de faire passer un sermon entier en un seul regard. Une fois encore, elle n'hésite pas à s'en servir.

Je remonte les marches du perron pour jeter un dernier coup d'œil dans chaque pièce avant de fermer définitivement la porte. Elles sont toutes vides et tristes. Je n'ai pas l'impression d'avancer dans la maison où j'ai vécu depuis ma naissance. Les six derniers mois se sont résumés à une déferlante d'émotions, toutes négatives. Ce déménagement était inévitable. Je le comprends à présent. Je pensais simplement qu'on sauterait le pas *après* mon année de terminale.

Je me tiens dans la cuisine qui n'est maintenant plus la nôtre quand j'aperçois une petite barrette en plastique violet sous le placard où se trouvait le frigo. Je la ramasse, retire la poussière dessus et la fais glisser entre mes doigts. « Ça repousse », m'avait dit mon père.

J'avais cinq ans. Ma mère avait laissé traîner des ciseaux sur le bord du lavabo dans la salle de bains. Apparemment, j'ai eu la réaction classique de tous

les enfants de mon âge : je me suis coupé les cheveux.

— Maman va se fâcher très fort ! avais-je dit en pleurant.

En passant à l'acte, je croyais qu'ils repousseraient tout de suite et que personne ne s'en rendrait compte. J'ai passé une bonne heure devant le miroir à attendre que la magie opère. Au bout d'un moment, j'ai fini par ramasser ma mèche en me demandant comment j'allais pouvoir la recoller, ni vu, ni connu, et je me suis mise à pleurer.

Quand mon père est entré dans la salle de bains et a vu ce que j'avais fait, il a rigolé et m'a soulevée pour m'asseoir sur le meuble.

— Maman ne s'apercevra de rien, Lake, m'a-t-il promis en attrapant quelque chose dans le tiroir du placard. Ça tombe bien, j'ai un instrument magique avec moi. (Il a ouvert la main et m'a montré une barrette violette.) Tant que tu auras ceci dans les cheveux, Maman n'y verra que du feu. (Il a recoiffé mes cheveux coupés et les a attachés ensemble avec la barrette. Après quoi, il m'a fait me retourner pour que je m'admire dans le miroir.) Tu vois ? C'est comme neuf !

En observant notre reflet, j'ai eu l'impression d'être la fille la plus chanceuse du monde. Personne d'autre autour de moi n'avait un papa qui possédait des barrettes magiques.

Je l'ai portée tous les jours pendant deux mois. Ma mère ne m'a jamais fait la moindre réflexion. Avec le recul, j'ai compris que mon père l'avait mise dans la confiance. Mais à cinq ans, j'étais persuadée qu'il s'agissait de magie.

Je ressemble davantage à ma mère qu'à lui. Nous sommes toutes les deux de taille moyenne. Après

deux grossesses, elle a du mal à rentrer dans mes jeans, mais on arrive à s'échanger tout le reste. Nos cheveux sont châtain, raides ou bouclés selon le temps qu'il fait. Ses yeux émeraude sont plus intenses que les miens, peut-être parce que sa peau blanche les fait ressortir.

En revanche, les choses les plus importantes, je les ai prises du côté de mon père. On avait le même humour pince-sans-rire, le même caractère, le même amour de la musique, le même rire. Kel, c'est le contraire. Physiquement, il ressemble à notre père, avec ses cheveux blond foncé et ses traits fins. Il est petit, pour son âge, mais il se rattrape avec sa personnalité.

Je me dirige vers le robinet avec la barrette et fais couler l'eau sur treize ans de poussière accumulée. Je la retire du bout du pouce. Kel entre dans la cuisine à reculons pendant que je m'essuie les mains sur mon jean. Il est bizarre comme gamin, mais je l'adore. Il aime beaucoup un jeu qui s'appelle « les jours à l'envers ». Il passe alors la journée à marcher à reculons, à parler à l'envers, et demande même le dessert en premier lors des repas. Je suppose qu'étant donné notre différence d'âge et l'absence de cousins autour de lui, il faut bien qu'il trouve comment s'occuper.

— Dépêcher te de dit te Maman, Layken, dit-il à l'envers.

Après avoir glissé la barrette dans la poche de mon jean, je me dirige vers la porte d'entrée et verrouille la maison pour la toute dernière fois.

*

* *

Les jours suivants, ma mère et moi nous relayons pour conduire le fourgon et ma Jeep. On ne s'arrête que deux fois en route pour dormir à l'hôtel. Kel alterne, lui aussi. Le dernier jour, il monte avec moi dans le fourgon. On termine les neuf heures épuisantes qu'il nous reste pendant la nuit, en ne faisant qu'une seule pause au milieu. Arrivés aux abords d'Ypsilanti, notre nouvelle ville, j'observe le paysage. On est en septembre, pourtant, j'ai mis le chauffage. Il faut vraiment que je refasse ma garde-robe.

Lorsque je tourne à droite, dans notre rue, le GPS m'informe que j'ai « atteint ma destination ».

— Ma destination.

J'éclate de rire. Le GPS sait que dalle.

L'impasse n'est pas très longue. Il y a huit maisons de plain-pied de chaque côté de la route. Un panier de basket dans une allée me fait espérer un compagnon de jeu pour Kel. En toute honnêteté, le voisinage a l'air sympa. Les pelouses sont entretenues, les trottoirs sont propres, mais le tout est trop bétonné. Bien trop bétonné. J'ai déjà le mal du pays.

Comme le propriétaire nous a envoyé des photos de la maison, je reconnais immédiatement la nôtre. Elle est petite. Toute petite. Au Texas, on avait un ranch avec des hectares de terrain. La cour minuscule qui entoure celle-ci est essentiellement composée de bitume et de nains de jardin. La porte principale s'ouvre. J'aperçois un homme, sûrement notre nouveau propriétaire, qui sort et nous fait signe.

Je dépasse la maison de quelques mètres pour pouvoir entrer dans l'allée en marche arrière, de façon à ce que le coffre du fourgon soit directement devant la porte. Mais avant d'enclencher la

vitesse, je secoue Kel pour le réveiller. Il dort depuis l'Indiana.

— Kel, réveille-toi, je lui murmure. On est arrivés.

Il étire ses jambes en bâillant, puis colle son front à la vitre pour observer notre nouveau chez-nous.

— Regarde ! Il y a un enfant dans le jardin ! s'exclame-t-il. Tu crois qu'il habite dans notre maison ?

— Je ne lui souhaite pas. C'est sûrement un voisin. Descends et va lui dire bonjour pendant que je recule.

Quand le fourgon est garé correctement, je mets le levier de vitesses au point mort, remonte les vitres et coupe le moteur. Ma mère se range à côté avec ma Jeep et je la regarde sortir pour saluer le propriétaire. Je m'enfonce un peu plus dans mon siège et pose les pieds sur le tableau de bord. Kel et son nouvel ami jouent avec des épées invisibles dans la rue. Je suis jalouse de lui, jalouse qu'il accepte aussi facilement ce déménagement, jalouse de me retrouver dans le rôle de l'enfant capricieuse.

Au début, c'est vrai qu'il s'est mis en colère, mais surtout parce qu'il était en pleine saison de tournois avec son équipe de baseball. Ses copains vont lui manquer. Heureusement, à neuf ans, notre meilleur ami est souvent imaginaire et vit de l'autre côté de l'Atlantique. Ma mère l'a convaincu en lui promettant qu'ici, il pourrait s'inscrire au hockey, chose impossible au Texas. C'est difficile de trouver ce genre de sport dans le Sud rural. Après ça, il s'est montré très enthousiaste et motivé pour venir habiter dans le Michigan.

Je comprends pourquoi nous avons dû déménager. En tant que directeur d'un magasin de peinture, mon père gagnait bien sa vie. Ma mère, elle,

travaillait de temps en temps comme infirmière quand c'était nécessaire, mais sinon, elle s'occupait de la maison et de nous. Un mois après que mon père nous a quittés, elle a trouvé un emploi à plein temps. Le stress provoqué par le décès et par le fait d'être devenue le seul chef de famille lui a miné la santé.

Un soir, pendant le repas, elle nous a expliqué qu'il ne lui restait pas suffisamment d'argent pour payer les factures et les remboursements d'emprunt. Elle nous a dit avoir trouvé un boulot avec un meilleur salaire, mais qu'il fallait déménager. Brenda, une vieille amie de lycée, lui avait offert un poste. Elles ont grandi ensemble à Ypsilanti, la ville natale de ma mère, pas loin de Detroit. Ce travail est beaucoup mieux payé que ce qu'on lui proposait au Texas, elle n'a pas pu refuser. Je ne lui en veux pas. Mes grands-parents sont morts. Elle n'a personne sur qui se reposer. Je comprends... mais comprendre une situation ne la rend pas plus facile pour autant.

— Layken, tu es morte ! crie Kel derrière la vitre baissée. (Il brandit une épée imaginaire contre mon cou, s'attendant à ce que je m'effondre sur mon siège, mais je me contente de lever les yeux au ciel.) Je t'ai poignardée ! Tu es censée mourir ! dit-il.

— Fais-moi confiance, je suis déjà morte, marmonné-je en ouvrant la portière pour descendre.

Kel a baissé les épaules et fixe le sol, son épée imaginaire oubliée contre son flanc. À quelques pas, son nouvel ami a l'air tout aussi déçu. Je regrette aussitôt de lui avoir transmis ma mauvaise humeur.

— Je suis déjà morte, dis-je avec ma plus belle voix de monstre. Parce que je suis un zombie !

Ils se mettent à crier tandis que je tends les bras en avant et penche la tête sur le côté en gargouillant.

— Cerveaux ! je grommelle en les poursuivant sans plier les genoux. Cerveaux !

Je fais lentement le tour du fourgon, les bras tendus devant moi quand, tout à coup, j'aperçois quelqu'un qui saisit mon frère et son nouvel ami par le col.

— Attrape-les ! s'exclame l'inconnu sous les hurlements des garçons.

Il semble légèrement plus vieux que moi et beaucoup plus grand. La plupart des filles diraient sûrement qu'il est sexy, mais je ne suis pas la plupart des filles. Les garçons se débattent. Il fait de son mieux pour les retenir. Ses muscles se bandent sous son tee-shirt.

Contrairement à Kel et moi, il ne fait aucun doute que ces deux-là sont frères. L'âge mis à part, ils sont absolument identiques. Ils ont tous deux le teint hâlé et des cheveux noirs de jais coupés court. L'aîné rit lorsque Kel réussit à se libérer et l'attaque avec son « épée ». Quand il lève la tête vers moi et articule les mots « à l'aide », je me rends compte que je suis figée dans ma pose de zombie.

Ma première réaction consisterait à ramper jusqu'au fourgon et à me cacher pour le restant de mes jours. Au lieu de quoi, je recommence à crier « cerveaux » et me jette sur le garçon en faisant semblant de le mordre. J'attrape ensuite Kel et son ami et les chatouille jusqu'à ce qu'ils tombent sur le trottoir.

Lorsque je me relève, le grand frère me tend la main.

— Salut, je m'appelle Will. On habite de l'autre côté de la rue, précise-t-il en désignant la maison d'en face.

Je lui rends sa poignée de main.

— Moi, c'est Layken, et je suppose que je vis ici, dis-je en jetant un coup d'œil derrière moi.

Il sourit. Comme aucun de nous ne sait comment continuer, on reste ainsi un certain temps. Je déteste ce genre de moments embarrassants.

— Eh bien, bienvenue à Ypsilanti ! me souhaite-t-il. (Il ôte sa main de la mienne et la glisse dans la poche de sa veste.) Vous venez d'où ?

— Du Texas ?

Je ne sais pas pourquoi j'ai fait de ma réponse une question. Je ne sais pas non plus pourquoi j'en fais tout un plat. Ni pourquoi je réfléchis au fait que j'en fasse tout un plat. Je rougis. Ça doit être à cause du manque de sommeil que j'ai accumulé en trois jours.

— Du Texas ? répète-t-il.

Il se balance d'avant en arrière. Comme je n'ajoute rien, un silence gêné s'installe entre nous. Il jette un coup d'œil à son frère et se penche pour l'attraper par les chevilles.

— Il faut que j'accompagne ce petit gars à l'école, reprend-il en le hissant sur ses épaules. Une vague de froid devrait arriver cette nuit. Tu ferais mieux de décharger le maximum de choses aujourd'hui. Elle est censée durer plusieurs jours. Si vous avez besoin d'aide cet après-midi, faites-le-moi savoir. On sera rentrés vers 16 heures.

— OK, merci, lui dis-je.

Ensemble, ils traversent la rue et je les suis du regard jusqu'à ce que Kel me poignarde dans le dos. Alors, je tombe à genoux, enroule mes bras autour de mon ventre et m'affale. Kel s'assied sur moi pour m'achever. Quand je jette un coup d'œil en face, je surprends Will qui nous observe. Il claque

la portière de son frère et nous fait signe avant de partir.

Décharger les cartons et les meubles nous prend presque toute la journée. Le propriétaire nous aide à porter les choses les plus lourdes que ma mère et moi n'arrivons pas à soulever. Trop fatiguées pour enchaîner avec les affaires de la Jeep, nous décidons de nous en occuper demain. Une fois le fourgon vide, je ressens une légère déception. Maintenant, je n'ai plus aucune excuse pour demander un coup de main à Will.

Après avoir monté mon lit, je récupère les cartons portant mon nom dans l'entrée. J'en défais une grande partie et trouve des draps propres par la même occasion. Soudain, je m'aperçois que les meubles projettent leurs ombres sur les murs. Je jette un coup d'œil par la fenêtre. Le soleil se couche. Soit les jours sont plus courts ici, soit j'ai perdu la notion du temps.

Dans la cuisine, je trouve Kel et ma mère en train de ranger la vaisselle dans les placards. Je m'assieds sur l'une des six chaises hautes près du bar faisant aussi office de table pour pallier le manque de place. Il n'y a pas grand-chose dans cette maison. Quand on passe la porte d'entrée, on tombe sur un petit hall, puis un salon. Ce dernier est séparé de la cuisine par un couloir à gauche et une fenêtre à droite. Sa moquette beige est bordée de parquet qui s'étend ensuite dans toute la maison.

— Tout est très propre, ici, dit ma mère en rangeant la vaisselle. Je n'ai pas vu le moindre insecte.

Au Texas, il y a plus d'insectes que de brins d'herbe. Quand on n'est pas en train de chasser des mouches, c'est qu'on est occupé à tuer des guêpes.

— Le Michigan a au moins un avantage, je suppose.

J'ouvre la boîte de pizza devant moi pour regarder ce qu'elle a commandé.

— Un seul avantage, tu es sûre ? (Elle me fait un clin d'œil en se penchant par-dessus le bar. Elle attrape une part aux pepperoni et mord aussitôt dedans.) Moi, je dirais qu'il y en a au moins deux.

Je fais semblant de ne pas comprendre.

— Je t'ai vue parler avec ce garçon, ce matin, continue-t-elle avec un sourire.

— Oh pitié, Maman. (Je prends un air aussi indifférent que possible.) Je suis certaine que tu vas vite te rendre compte que le Texas n'est pas le seul État où résident les spécimens masculins de notre espèce.

Je me dirige vers le frigo et en sors un soda.

— Ça veut dire quoi « réssider » ? me demande Kel.

— Résider, je le corrige. Ça veut dire : occuper, habiter, loger, peupler, séjourner, vivre.

Mes cours de préparation à l'entrée aux universités commencent à porter leurs fruits.

— Donc on résside à Ypsilanti, alors ?

— Réside, je rectifie une fois encore. (Je termine ma pointe de pizza et bois une gorgée de soda.) Je suis crevée. Je vais me coucher.

— Tu veux dire que tu vas résider dans ta chambre ?

— Tu apprends vite, petit scarabée.

Je me penche pour l'embrasser sur le front, puis je regagne ma chambre.

Je prends un plaisir fou à me glisser sous les couvertures. Au moins, mon lit, lui, est toujours le même. Je ferme les yeux en essayant de m'imaginer dans mon ancienne chambre. Ma vieille chambre

bien chaude. Ici, les draps et les oreillers sont glacés. Je relève la couverture sur mon visage pour générer un peu de chaleur. Note à moi-même : repérer le thermostat dès mon réveil.

C'est exactement ce à quoi je m'emploie en me levant, lorsque mes pieds touchent le parquet gelé. J'attrape un pull dans mon placard et le mets par-dessus mon pyjama tout en cherchant une paire de chaussettes. C'est peine perdue. Je me dirige alors dans le couloir où je marche sur la pointe des pieds pour ne réveiller personne et éviter un contact trop franc avec le sol. En passant devant la chambre de Kel, j'aperçois ses chaussons Dark Vador par terre. Je me faufile à l'intérieur et les enfille. Enfin au chaud, je peux maintenant me rendre dans la cuisine tranquille.

Je cherche la cafetière partout, en vain. Je me rappelle alors l'avoir rangée dans la Jeep : pas de bol, la voiture en question est garée dehors. Dans ce froid incroyable.

Les manteaux ne sont pas là non plus. Au Texas, on en met rarement en septembre. J'attrape les clés, décidée à faire un rapide aller-retour jusqu'à la Jeep. Quand j'ouvre la porte, une sorte de substance blanche recouvre le jardin. Il me faut quelques secondes pour comprendre de quoi il s'agit. De la neige ? En septembre ? Je m'accroupis et en ramasse une poignée pour l'examiner. Il ne neige pas souvent au Texas et, quand ça arrive, ce n'est pas de la neige comme celle-ci. Elle ressemble à de petites billes de grêle dures comme de la pierre. Celle du Michigan, en revanche, est la neige comme on se l'imagine : molle, poudreuse et *gelée* ! Je la fais

tomber et m'essuie les mains sur mon pull avant d'avancer vers la Jeep.

Je ne vais pas très loin. À la seconde où les chaussons Dark Vador rencontrent la neige, la voiture sort de mon champ de vision. Je me retrouve allongée sur le dos, les yeux rivés sur le ciel bleu. Je ressens tout de suite une douleur à l'épaule droite, et je comprends que j'ai atterri sur quelque chose de dur. En fouillant un peu, je mets la main sur un nain de jardin. La moitié de son chapeau rouge est tombée en morceaux. Il est en train de me sourire. Je grogne et soulève le gnome avec mon autre bras, prête à le balancer au loin, mais quelqu'un m'en empêche.

— Si j'étais toi, je ne ferais pas ça !

Je reconnais tout de suite la voix de Will. C'est une voix agréable, apaisante, mais autoritaire en même temps, comme l'était celle de mon père. Je me redresse en position assise. Il est en train de remonter l'allée vers moi.

— Ça va ? me demande-t-il en riant.

— Je me sentirai beaucoup mieux quand j'aurai éclaté ce truc, dis-je en essayant de me lever, sans succès.

— Tu ne devrais pas faire ça, les gnomes portent chance, m'explique-t-il en arrivant à côté de moi.

Il me prend le nain des mains et le pose avec soin sur l'herbe couverte de neige.

— Mouais, rétorqué-je en regardant la balafre sur mon bras et le cercle rouge qui s'étend sur la manche de mon pull. Quelle chance !

Will arrête de rire dès qu'il s'aperçoit que je saigne.

— Mon Dieu, excuse-moi. Je n'aurais jamais osé me moquer si j'avais su que tu étais blessée. (Il se penche, m'attrape par mon bras valide et m'aide

à me lever.) Il faut que tu mettes un pansement là-dessus.

— Je ne sais même plus où chercher, répliqué-je en pensant à tous les cartons qu'il nous reste à déballer.

— Alors viens avec moi. J'en ai dans ma cuisine.

Il retire sa veste pour la poser sur mes épaules et, tout en me tenant le bras, il m'aide à traverser la rue. Je me sens un peu pathétique d'être assistée ainsi. Je peux très bien marcher toute seule. Mais je ne me plains pas. J'ai l'impression de trahir le mouvement féministe. J'ai régressé à l'état de damoiselle en détresse.

Une fois à l'intérieur, je pose sa veste sur le dossier du canapé avant de le suivre dans la cuisine. Il fait très sombre. Je suppose que tout le monde dort encore. Sa maison est plus grande que la nôtre. Les pièces sont ouvertes comme chez nous, mais le salon a l'air plus spacieux. Une large baie vitrée devant laquelle se trouve un banc aux coussins moelleux donne sur le jardin.

Plusieurs photos de famille sont accrochées au mur en face de la cuisine. La plupart représentent Will et son petit frère. D'autres montrent également leurs parents. Je les contemple pendant que Will cherche les pansements. Les deux frères ont sûrement hérité des gènes de leur père. Sur le cliché le plus récent, qui semble déjà dater de quelques années, il a passé les bras autour de ses enfants et les serre l'un contre l'autre pour une séance photo impromptue. Ses cheveux noirs de jais sont parsemés de mèches grises, et une moustache épaisse surplombe son sourire éclatant. Ses traits sont identiques à ceux de Will. Ils ont tous deux des yeux rieurs et des dents blanches parfaites.

La mère de Will est magnifique. Elle a de longs cheveux blonds et paraît grande. Pourtant, je n'arrive pas à trouver de ressemblance avec ses fils. Peut-être que Will a pris son caractère. Les photos accrochées au mur montrent une différence radicale entre leur maison et la nôtre : c'est leur foyer.

J'entre dans la cuisine et m'assieds au bar.

— Il faut nettoyer la plaie avant de mettre le pansement, dit-il en remontant ses manches et en ouvrant le robinet.

Il porte une chemise jaune pâle, légèrement transparente sous la lampe de la cuisine, qui révèle les contours de sa camisole. Il a les épaules carrées. Les manches serrent ses bras musclés. Sa tête arrive à la hauteur des placards. En les comparant à ceux de chez nous, j'en déduis qu'il mesure environ quinze centimètres de plus que moi. J'observe les motifs de sa cravate, rejetée sur son épaule pour ne pas la mouiller, lorsqu'il ferme l'eau et marche vers le bar. Le rouge aux joues, je lui prends le linge humide des mains. Je ne suis pas très fière de la façon dont je le reluque.

— C'est bon, dis-je en relevant ma manche. Je peux le faire toute seule.

Il ouvre un pansement pendant que je nettoie le sang de ma blessure.

— Qu'est-ce que tu faisais dehors, en pyjama, à 7 heures du matin ? me demande-t-il. Vous n'avez pas fini de décharger ?

Je secoue la tête et jette la serviette à la poubelle.

— Café.

— Oh. Toi, tu n'es pas du matin.

Ça ressemble plus à une affirmation qu'à une question.

Quand il s'approche de moi pour poser le pansement sur ma plaie, je sens son souffle contre mon cou. Je me frotte les bras pour dissimuler ma soudaine chair de poule. Il colle le pansement sur mon épaule et le tapote.

— Voilà. Comme neuf ! dit-il.

— Merci. Et je suis du matin, rétorqué-je. Quand j'ai bu mon café.

Je me lève et regarde ma blessure. En réalité, je fais semblant d'examiner le pansement tout en réfléchissant à la meilleure façon d'agir. Je pourrais partir tout de suite, mais ce serait impoli vu qu'il vient juste de m'aider. Si j'attends qu'il me fasse la conversation, en revanche, je risque d'avoir l'air stupide et de m'incruster. Je ne comprends vraiment pas pourquoi je me prends autant la tête quand je suis avec lui. Après tout, c'est un « résident » comme les autres !

Lorsque je me retourne, il est en train de préparer une tasse de café. Il me l'apporte jusqu'au bar.

— Tu veux du lait ou du sucre ?

Je secoue la tête.

— Je le bois noir, merci.

Appuyé sur le bar, il m'observe pendant que je bois. Ses yeux sont exactement de la même couleur que ceux de sa mère sur la photo. Finalement, il a hérité de quelque chose d'elle. Il sourit, puis rompt notre échange visuel pour regarder sa montre.

— Il faut que j'y aille. Mon frère m'attend dans la voiture et je dois aller travailler, dit-il. Je te raccompagne. Tu peux garder la tasse.

J'observe la tasse en question avant d'avaler une autre gorgée. Il y est écrit : Le Meilleur Papa du Monde. Mon père avait la même à la maison.

— Je vais m'en sortir, le rassuré-je en me dirigeant vers la porte. Je crois que j'ai compris comment marcher debout.

Il me suit à l'extérieur et referme la porte derrière lui. Il insiste pour que je prenne sa veste. Je la passe sur mes épaules, le remercie et traverse la route.

— Layken ! crie-t-il alors que je suis sur le point de rentrer chez moi.

Je me retourne vers lui. Il se tient dans son allée.

— Que la force soit avec toi !

Hilare, il monte en voiture, et moi, je reste plantée là à regarder mes chaussons Dark Vador. Tout va bien.

Le café m'aide à me réveiller. Je repère le thermostat et, à midi, la maison commence enfin à se réchauffer. Ma mère et Kel sont allés à la ville mettre toutes les factures à notre nom. Je me retrouve toute seule avec les cartons restants, sans compter ceux qui sont dans la Jeep. J'en vide deux ou trois, puis décide qu'il est grand temps de prendre une douche. Cela fait trois jours que je ne me suis pas occupée de moi.

Une fois sortie, je m'enveloppe dans une serviette et penche mes cheveux en avant pour les sécher. Je pointe ensuite le séchoir vers le miroir pour ôter un rond de buée et pouvoir me maquiller. Mon bronzage commence déjà à disparaître. Je n'aurai pas l'occasion de me faire dorer au soleil ici, alors autant m'habituer à un teint plus pâle.

Je coiffe mes cheveux en queue-de-cheval et m'applique un peu de gloss et de mascara. Inutile de mettre du blush : entre la météo et mes brèves rencontres avec Will, mes joues gardent une teinte rouge constante.

Ma mère et Kel sont repassés rapidement à la maison pendant que j'étais dans la salle de bains. Ils m'ont laissé un mot pour me dire qu'ils suivaient Brenda en ville pour aller rendre le fourgon. Il y a trois billets de vingt sur le bar et une liste de courses. J'attrape le tout et rejoins ma Jeep, avec succès, cette fois.

En reculant la voiture, je me rends soudain compte que j'ignore complètement où aller. Je ne connais rien dans cette ville. Je ne sais même pas si je dois tourner à droite ou à gauche après ma propre rue. Le petit frère de Will joue dans leur jardin. Je me gare près du trottoir et baisse ma vitre.

— Hé ! Viens voir une seconde ! je lui crie.

Il me contemple d'un air hésitant. Peut-être qu'il croit que je vais me retransformer en zombie. Il avance vers moi, mais s'arrête à un mètre de la portière.

— Comment est-ce qu'on va au supermarché le plus proche ?

Il lève les yeux au ciel.

— Tu me demandes ça à moi ? J'ai neuf ans.

OK. Donc la ressemblance avec son frère s'arrête au physique.

— Merci quand même, lui dis-je. Comment tu t'appelles, au fait ?

Il me lance un sourire taquin avant de crier :

— Dark Vador !

Il rit et s'éloigne de la Jeep en courant.

Dark Vador ? Je comprends soudain sa réponse. Il se moque des chaussons que je portais ce matin. Ce n'est pas très grave. Par contre, ça veut dire que son frère lui a parlé de moi. Je ne peux m'empêcher d'imaginer leur conversation et ce que Will pense de moi. Enfin, s'il lui arrive de penser à moi.

Je ne sais pas pourquoi, mais il occupe anormalement mes pensées depuis hier. Je n'arrête pas de me demander quel âge il a, ce qu'il étudie, s'il est célibataire...

Heureusement, je n'ai pas laissé de petit ami au Texas. Ça fait presque un an que je ne suis sortie avec personne. Entre le lycée, mon boulot d'étudiante et l'équipe de Kel que j'aidais de temps en temps, il ne me restait pas beaucoup de temps pour les garçons. Cela va me changer de passer d'un emploi du temps de ministre à une absence totale de vie sociale.

J'ouvre la boîte à gants pour prendre mon GPS.

— Si j'étais toi, je ne ferais pas ça, me dit Will.

Je relève la tête. Il est en train de marcher en direction de la voiture. Je fais de mon mieux pour réprimer le sourire qui menace d'étirer mes lèvres.

— Pas quoi ?

Le GPS accroché à sa base, je le branche ensuite à l'allume-cigare.

Will s'appuie contre la fenêtre, les bras croisés.

— Il y a des travaux partout en ce moment. Tu vas te perdre avec ce machin.

Je suis sur le point de répondre quand Brenda et ma mère s'arrêtent à notre hauteur. Brenda baisse sa vitre et ma mère s'appuie sur elle pour me parler.

— N'oublie pas de prendre de la lessive. Je ne sais plus si je l'ai marqué sur la liste. Et du sirop pour la toux. Je crois que je couve quelque chose, dit-elle par la fenêtre.

Kel sort de la voiture en courant pour rejoindre le frère de Will et l'inviter à venir visiter la maison.

— Je peux ? demande-t-il à Will.

— Bien sûr, répond celui-ci en ouvrant ma portière côté passager. Je reviens tout de suite, Caulder. J’emmène Layken au supermarché.

Depuis quand ? Je jette un coup d’œil dans sa direction pendant qu’il boucle sa ceinture.

— Je ne suis pas très doué pour donner des instructions. Ça te dérange si je t’accompagne ?

— Je suppose que non.

Je ris.

Je me tourne vers Brenda et ma mère, mais elles sont déjà garées devant chez nous. Je passe la première et me laisse guider par Will.

— Alors comme ça, ton petit frère s’appelle Caulder ? dis-je en essayant de lui faire la conversation.

— Le seul et l’unique. Mes parents ont essayé pendant des années d’avoir un autre enfant après moi. Caulder est arrivé quand les prénoms comme Will n’étaient plus à la mode.

— J’aime bien ton nom.

Je regrette mes paroles dès qu’elles franchissent mes lèvres. On dirait que j’essaie de le draguer.

Il rit. J’aime beaucoup son rire. Et ça m’énerve.

Je sursaute en le sentant toucher mon cou. Ses doigts glissent sous mon pull pour dévoiler mon épaule.

— Tu vas bientôt avoir besoin d’un nouveau pansement.

Il remonte mon vêtement. Sa main laisse une traînée de feu sur ma peau.

— Rappelle-moi d’en acheter au magasin, dis-je en faisant comme si ses paroles et ses actes n’avaient aucun effet sur moi.

— Alors, Layken. (Il s'interrompt et jette un coup d'œil aux cartons toujours entassés à l'arrière.) Parle-moi un peu de toi.

— Euh, non. C'est vraiment trop cliché.

Il éclate de rire.

— D'accord. Je vais trouver tout seul.

Il se penche et appuie sur le bouton « eject » de ma radio. Ses mouvements sont fluides, comme s'il avait fait ça toute sa vie. Je l'envie. Je n'ai jamais été gracieuse.

— Tu sais, on peut dire beaucoup de choses sur une personne en fonction de la musique qu'elle écoute. (Il sort le CD et examine l'étiquette.) Les conneries de Layken ? lit-il à voix haute avec un air amusé. C'est dépréciateur ou possessif ?

— Je n'aime pas que Kel touche à mes affaires, tu vois ?

Je lui prends le CD des mains et le remets dans le lecteur.

Quand le son du banjo résonne dans les enceintes à plein volume, je suis aussitôt embarrassée. Je viens du Texas. Je ne voudrais pas qu'il croie que j'écoute du country. S'il y a bien une chose qui ne me manque pas, c'est ça. Je baisse le son, mais il m'attrape la main pour protester.

— Mets plus fort, je connais, dit-il sans suspendre son geste.

Comme mes doigts sont toujours sur le bouton, je remonte le volume. Il ne peut pas connaître cette chanson, ce n'est pas possible. Je suis sûre qu'il bluffe. C'est sa façon maladroite à lui de flirter.

— Ah oui ? (Je rentre dans son jeu.) Comment ça s'appelle, alors ?

— C'est les Avett Brothers, répond-il. Je l'appelle « Gabriella », mais je crois que c'est une des

chansons de la série « Pretty Girl ». J'adore les guitares électriques à la fin.

Sa réponse m'a complètement désarçonnée. Il n'a pas menti.

— Tu aimes les Avett Brothers ?

— Je les adore. Ils ont fait un concert à Detroit l'année dernière. C'était le meilleur live de toute ma vie.

Une montée d'adrénaline se répand dans mon corps lorsque je remarque qu'il tient toujours ma main au-dessus du bouton du volume. J'aime cette sensation, mais je m'en veux de réagir ainsi. Ce n'est pas la première fois qu'un garçon me fait cet effet. D'habitude, je suis beaucoup moins vulnérable aux gestes anodins comme celui-là.

Il se rend compte que j'ai prêté attention à nos doigts enlacés. Il ôte les siens et les frotte sur son pantalon. On dirait que c'est un tic nerveux. Je me demande s'il est aussi gêné que moi.

En général, j'écoute de la musique peu connue du grand public. Il est rare que je rencontre des gens ayant entendu parler de la moitié de mes groupes favoris. Les Avett Brothers sont mes préférés d'entre tous.

Avec mon père, on passait des nuits entières à chanter leurs chansons pendant qu'il essayait de jouer les accords à la guitare. Une fois, il a tenté de les décrire. Il m'a dit :

— Lake, on peut dire d'un groupe qu'il a du talent quand ses imperfections définissent la perfection.

J'ai fini par comprendre ce qu'il entendait par là lorsque j'ai commencé à les écouter pour de vrai. Faux accords de banjo, riff passionné qui mène à une erreur de tempo, des voix douces qui deviennent rocailleuses et se transforment en cri en un seul

couplet. Tous ces détails ajoutent de la matière, du caractère, de la crédibilité à leur musique.

Quand mon père est mort, ma mère m'a donné en avance le cadeau qu'il avait prévu pour mes dix-huit ans : deux places pour le concert des Avett Brothers. J'ai fondu en larmes en pensant à la joie qu'il aurait eue à me les offrir lui-même. Je sais qu'il aurait voulu que je les utilise, mais j'en ai été incapable. Le concert avait lieu quelques semaines après son décès. Je n'en aurais pas profité. Pas de la même façon que s'il avait été avec moi.

— Je les aime aussi, je lui réponds d'une voix tremblante.

— Tu les as déjà vus en concert ? me demande Will.

J'ignore pourquoi mais, au fil de la discussion, je finis par lui raconter toute l'histoire avec mon père. Il m'écoute attentivement et m'interrompt seulement pour me dire quand tourner. Je lui parle de notre passion pour la musique. Je lui parle de sa mort soudaine, complètement inattendue, à la suite d'une crise cardiaque. Je lui parle de mon cadeau d'anniversaire et du concert auquel on n'est jamais allés. Je ne sais pas ce qui me prend. Je suis incapable de stopper le flot de paroles qui s'échappe de ma bouche. Je ne divulgue jamais ce genre d'informations aussi facilement, surtout à quelqu'un que je connais à peine. Surtout à un garçon que je connais à peine. Je suis encore en train de débâter quand je me rends compte qu'on s'est arrêtés devant un supermarché.

— Eh bien, dis-je en jetant un coup d'œil à l'heure. C'est le chemin le plus court ? On a mis vingt minutes !

Il me fait un clin d'œil et ouvre sa portière.

— Ce n'est pas le plus court.

Cette fois, il flirte, j'en suis sûre. J'en ai des papillons dans le ventre.

De la neige fondue commence à se mêler à de plus gros flocons quand on traverse le parking. Il me prend la main et me tire vers le magasin en criant :

— Cours !

Une fois au sec, on époussette la neige de nos vêtements en riant, à bout de souffle. Je retire ma veste pour la secouer. Tout à coup, Will m'effleure le visage afin de repousser une mèche de cheveux humide collée à ma joue. Sa main est froide, mais à l'instant où sa peau touche la mienne, j'en oublie les températures polaires et rougis instantanément. Son sourire s'estompe lorsque nos regards se rencontrent. J'essaie de m'habituer aux réactions qu'il fait naître chez moi ; ce n'est pas facile. Le moindre contact, le geste le plus banal, a un effet intense sur mes sens.

Je m'éclaircis la voix et détourne les yeux en attrapant un panier libre à côté de nous. Je lui tends la liste de courses.

— Il neige souvent en septembre ? je demande en essayant de ne pas avoir l'air perturbé.

— Non. Ça va seulement durer quelques jours, une semaine peut-être. D'habitude, on n'a pas de neige avant octobre, dit-il. Tu as de la chance.

— De la chance ?

— Ouais, c'est plutôt rare d'avoir un front d'air froid comme ça. Vous êtes arrivés juste à temps.

— Mouais. Je croyais que vous détesteriez la neige, vous autres. Il n'y en a pas tout le temps ici ?

Il rit.

— Vous autres ?

— Quoi ?

— Rien, répond-il avec un sourire. C'est la première fois que j'entends quelqu'un dire « vous autres », c'est tout. C'est mignon. On se croirait avec Scarlett O'Hara.

— Oh, excuse-moi, rétorqué-je. À partir de maintenant, je vais parler comme vous, les Yankees, et perdre mon temps à dire : « les gens qui habitent ici ».

Il rit et me donne une tape sur l'épaule.

— N'en fais rien. J'aime beaucoup ton accent. Il est parfait.

Je n'arrive pas à croire que je sois devenue le genre de fille à me pâmer devant un garçon. Je déteste ça. Alors, je me mets à l'examiner de plus près, en quête d'un défaut. J'échoue lamentablement. Tout chez lui paraît irréprochable.

Après avoir trouvé tous les produits de la liste, nous nous rendons à la caisse. Comme Will refuse de me laisser placer quoi que ce soit sur le tapis, je me mets en retrait et l'observe vider le panier. Le dernier objet qu'il pose est une boîte de pansements. Je ne l'ai même pas vu la prendre.

En sortant du parking, Will me dit de prendre la direction opposée à celle par laquelle on est arrivés. Quelques centaines de mètres plus tard, il me demande de tourner à gauche... dans notre rue. Le trajet, qui nous a pris vingt minutes à l'aller, s'est fait en moins d'une minute au retour.

— Sympa, dis-je en me garant.

Je me rends alors compte de ce que ça signifie : il essayait bel et bien de me draguer.

Comme Will est déjà devant le coffre, j'appuie sur le bouton pour le lui ouvrir. Je sors ensuite le rejoindre, m'attendant à le voir chargé de sacs. Mais

il reste planté devant la voiture à me regarder, les bras levés pour tenir le coffre ouvert.

Avec ma meilleure imitation d'aristocrate du Sud, je pose la main sur ma poitrine et lui dis :

— Eh bien, je n'aurais jamais pu trouver ce magasin sans votre aide. Je vous remercie de tout mon cœur pour votre gentillesse, mon bon monsieur.

Je pensais qu'il allait rire, mais il continue de me dévisager sans rien dire.

— Quoi ? je lui demande, gênée.

Il fait un pas vers moi et pose doucement la main sur ma joue. Ma propre réaction me choque. Je ne comprends pas pourquoi je ne réagis pas. Il examine mon visage pendant quelques secondes. Les battements de mon cœur s'emballent. Je crois qu'il va m'embrasser.

Sans le quitter des yeux, j'essaie de calmer ma respiration. Il s'approche davantage et fait glisser ses doigts vers ma nuque pour baisser ma tête vers lui. Alors, il dépose un baiser sur mon front, s'attarde un instant, avant de reculer et de me libérer.

— Tu es trop mignonne, me dit-il.

Il se tourne vers le coffre et attrape quatre sacs d'un seul coup sans le moindre problème. Puis, il se dirige vers la maison et les pose par terre.

Moi, je suis tétanisée. J'essaie de comprendre les quinze secondes qui viennent de s'écouler. Que s'est-il passé ? Pourquoi l'ai-je laissé faire ? Malgré mes objections, je me rends compte que c'est le baiser le plus passionné que j'aie jamais reçu d'un garçon... et cet idiot a choisi mon front !

Tandis que Will revient prendre d'autres sacs, Kel et Caulder sortent de la maison en courant, suivis

de ma mère. Les garçons s'élancent de l'autre côté de la rue pour aller voir la chambre de Caulder. Will tend poliment la main à ma mère quand elle arrive à notre hauteur.

— Vous devez être la maman de Kel et Layken. Je m'appelle Will Cooper. On habite en face

— Julia Cohen, dit-elle. Tu es le grand frère de Caulder ?

— Oui, madame, répond-il. On a douze ans d'écart.

— Ce qui te fait... vingt et un ans ?

Elle se tourne légèrement dans ma direction et me fait un clin d'œil. Comme je me tiens derrière Will, je saisis l'occasion pour lui adresser l'un des regards pleins de remontrances dont elle a le secret. Mais elle se contente de me sourire et de reporter son attention sur le jeune homme.

— En tout cas, je suis contente que Kel et Lake aient réussi à se faire de nouveaux amis aussi vite, dit-elle.

— Moi aussi, acquiesce-t-il.

Avant de retourner à l'intérieur, elle me donne un coup de coude bien visible au passage. Elle ne dit rien, mais je comprends le message : elle approuve.

Will s'empare des deux derniers sacs.

— *Lake*, c'est ça ? J'aime bien.

Il me tend les courses et referme le coffre.

— Alors, *Lake*. (Il croise les bras en s'adossant à la voiture.) Caulder et moi, on va à Detroit vendredi. On ne rentrera pas avant dimanche soir. Un truc de famille. (Il balaie le sujet d'un geste de la main.) Mais je me demandais si tu avais quelque chose de prévu, demain, avant mon départ ?

C'est la première fois que quelqu'un d'autre que mes parents m'appelle *Lake*. Ça me plaît bien.

Je m'appuie contre la carrosserie pour me placer face à lui. J'essaie de paraître calme, mais à l'intérieur, je palpète d'excitation.

— Tu veux me faire admettre que je n'ai aucune vie sociale ici, c'est ça ? lui dis-je.

— Alors c'est parfait ! Je viens te chercher à 19 h 30.

Quand il se retourne pour rentrer chez lui, je prends conscience qu'il ne m'a jamais vraiment *invitée* et que je n'ai jamais vraiment *accepté*.